

Gregorio Rubino

Université de Naples « Frédéric II »

Le patrimoine industriel du troisième millénaire

Traduction Gracia Dorel-Ferré,

révisée par Claudie Hermant et Maryse Baudson

L'archéologie industrielle

Comme nous le savons, l'histoire de l'archéologie industrielle témoigne de la naissance d'un « nouvel objet » d'études du XX^e siècle, destiné à étendre le champ des valeurs culturelles aux monuments dits industriels, lus à leur tour dans le contexte historique et environnemental, avec une attention toute particulière portée aux différents modèles de développement territorial. Appréciée en Italie comme une « discipline » autonome à caractère historique et artistique, du fait de sa nature réelle de « matière scientifique » au large spectre (du savoir au savoir-faire) et aux orientations envahissantes, comme on l'a vu par la suite, l'archéologie industrielle n'a jamais été pleinement acceptée par l'Académie, en particulier par le secteur élitiste de la culture « artistique », qui campait toujours sur des catégories idéalistes abstraites, héritées de la Renaissance. D'abord introduite puis partiellement effacée des études universitaires sur la Conservation du patrimoine culturel (secteur de l'histoire de l'art et du monde contemporain), l'archéologie industrielle souffre aujourd'hui de la perte de ses fortes motivations initiales, pour survivre seulement dans quelques enseignements de maîtrises de troisième cycle et d'interventions sporadiques sur les questions de conservation et de réutilisation. Toute chose étant la fille de son temps et avec le changement de climat politique et idéologique du troisième millénaire, la révision à la baisse de la matière d'enseignement, en Italie et dans le monde, n'est pas pour surprendre, mais il est également vrai que la bataille promotionnelle du XX^e siècle a été gagnée et que, dans le domaine du patrimoine culturel, l'existence d'un patrimoine industriel à préserver est aujourd'hui un fait irréversible et reconnu. Enfin, rappelons la présence, encore aujourd'hui, d'associations de conservation très actives et espérons qu'avec le début du nouveau millénaire et la crise de la mondialisation, il soit encore possible de relancer la question dans le domaine scientifique et culturel...

I. Les monuments industriels entre éthique et esthétique

Pour commencer, il est nécessaire de clarifier la nature du monument industriel et sa valeur en tant que témoin, dont découleront aussi bien les critères de conservation et de réutilisation que les choix méthodologiques. Avec le passage de l'archéologie au patrimoine, le « gigantisme » de la matière est apparu, en particulier au niveau de la construction (de l'épisode moléculaire aux zones industrielles désaffectées, etc.), impliquant, dans une sorte de révolution copernicienne, le concept de « ville historique », avec la mise au jour de

problèmes nombreux et inédits, sans précédent en termes de conservation. Quels « monuments » voulons-nous conserver, qui soit un repère pour les générations futures : les valeurs esthétiques de l'architecture, de la technologie et de la machine, ou peut-être la célébration historique de la révolution industrielle et de la libre entreprise, réduisant notre intérêt à celui au temps de l'industrialisme ? C'est la question principale de la méthode sur laquelle nous avons discuté et qui est encore en cours de discussion aujourd'hui, parce que la réduction de notre intérêt à la période stricte de l'industrialisation, en principe, mettrait au second plan tout ce qui précède la révolution industrielle et tout ce qui n'a pas une dimension esthétique reconnue, c'est-à-dire une bonne partie du patrimoine. Avec la nécessité de formuler des critères de valeur « objectifs », c'est-à-dire d'affecter une appréciation de mérite, jusqu'à présent délégués au seul préjugé artistique ou idéologique des individus. Notre « querelle » se reflète tout à fait dans certains des documents promus ces dernières années par le Comité international pour la conservation du patrimoine industriel (TICCIH), où nous pouvons relever une tendance décidée mais arbitraire en faveur de l'industrialisme, typique des pays à la civilisation industrielle avancée.

Il nous semble, cependant, que nous devons maintenant répondre clairement et définitivement aux besoins de protection de tous les pays, de l'ancien au nouveau monde : ces espaces urbains, ces architectures, ces objets - de la manufacture au processus industriel de production - sont des *témoignages / monuments du Travail* humain (manuel et intellectuel), compris comme un instrument de liberté et de promotion sociale. Un point de référence, par exemple, est la Constitution italienne dont l'article 1 déclare : *L'Italie est une république démocratique fondée sur le travail. La souveraineté appartient au peuple.* Les territoires, les friches industrielles, les architectures, les instruments de production, sont donc des souvenirs historiques de valeurs démocratiques et non pas des catégories artistiques abstraites ; ce sont des témoignages éthiques de l'espace de travail, pas de la révolution industrielle en tant que telle. Il s'ensuit le dépassement du préjugé esthétique aux fins de conservation et une plus grande attention aux composantes interdisciplinaires du monument, à la fois techniques et humanistes, anthropologiques et environnementales. En ce sens, l'espace de production renverse le concept classique traditionnel, plaçant l'esthétique comme une conséquence nécessaire de l'éthique (ce qui est bon est beau) et justifie l'approche multidisciplinaire des archéologues de l'industrie.

II. Les monuments industriels entre l'État et le Marché

Un autre aspect méthodologique concerne le rôle social que le monument est appelé à jouer. Pour la conservation, la notion de *mémoire / monument* doit en fait être comprise comme autre chose que le simple souvenir ; quelque chose qui a à voir avec l'esprit humain, des choses passées et futures ; nous croyons en la valeur éducative des témoignages et nous désirons la protection de la mémoire comme une partie essentielle de la nature humaine, un *fichier système*, une sorte d'enseignement existentiel indispensable au fonctionnement des programmes de croissance civile et culturelle. Eh bien, si nous regardons le concept d'industrie, c'est-à-dire la forme capitaliste du travail, les choses ne sont pas si évidentes, parce que fondamentalement, entrent en jeu ces mécanismes de concurrence entre l'État et le Marché, qui poussent maintenant à favoriser les règles du profit et non le rôle social que

le monde du travail a toujours joué dans le passé. Nous savons aussi que le cycle de l'usine est semblable à un cycle biologique ; elle naît, grandit et meurt, suivant les phases de sa maturité, dans un renouvellement technologique continu marqué par les rythmes de la concurrence et de la consommation. Comme le phénix, l'usine industrielle renaît périodiquement de ses cendres et efface ses traces, jusqu'à la phase sénile de l'obsolescence, lorsqu'elle est épuisée par le cycle et que, conditionnée par des facteurs externes, elle se transforme en « archéologie », en témoignage. Eh bien, si nous devons adopter pleinement la logique des méthodes industrielles, nous devrions accepter sans regret l'euthanasie de l'usine et de ses dérivés, parce que l'exaltation du modèle, qui exige la préservation de ses déchets comme un souvenir - et de ce fait, en conteste la dynamique du modèle lui-même - est une évidente contradiction. Il est également vrai que dans la logique du « village global » et de l'économie de profit, les nations se comportent comme des entreprises et répondent aux mêmes lois. Et au sein des nations, les ethnies, les villes, les familles et les individus eux-mêmes, dans un crescendo de concurrence, d'agressivité et d'égoïsme, sont la parfaite négation de l'État-providence et des besoins démocratiques...

III. Monuments industriels entre réalité et virtualité

Enfin, il est faux de considérer la mondialisation (la *globalisation* selon le philosophe Diego Fusaro), née avec la révolution industrielle, comme un progrès qui combinerait et unifierait le monde, depuis l'économie jusqu'aux cultures, alors qu'elle ne nous semble qu'un outil indispensable à la survie de la grande entreprise. L'alchimie de la grande finance elle-même ne fonctionne pas : la vie des gens n'est pas un jeu de hasard, on ne peut pas transformer les investissements à risque en titres de valeur. Si l'admirable acuité intellectuelle de nombreux auteurs, au cours du XX^e siècle, a pu anticiper les paramètres essentiels du troisième millénaire et nous avertir, il est également vrai que les caractéristiques déterministes du monde industriel (le laissez-faire) ont été jusqu'à présent si bien théorisées et décrites, que se lancer dans les prédictions, en l'absence de forces extérieures imprévisibles, est peu opératoire. L'avenir, que nous continuons d'appeler « science-fiction », peut-être parce qu'il nous fait peur, est déjà présent dans la vie réelle. L'intensification de la concurrence économique et la vitesse de consommation, à tous les niveaux, se traduit maintenant par l'intensification de l'agression individuelle, même au niveau familial, qui se décharge sur les personnes les plus faibles ; la finance, c'est-à-dire l'économie du papier, a pris le relais de l'État éthique et puisque tout le monde ne peut pas s'adapter au changement, voici la propagation des drogues dures et de l'économie criminelle, alors que les anciennes drogues que sont le tabac et le café sont aujourd'hui insuffisantes pour résister aux rythmes quotidiens des ménages. En bref, la société du XX^e siècle n'est plus là et l'avenir est déjà là, dans l'éclipse du travail, dans les modes de vie suintant la violence, le sexe et l'argent facile...

De longue date, l'idée que le principal adversaire du progrès est la conception « sacrée » de la vie, alors qu'au contraire la liberté grandit avec le pouvoir de la science, se reflète dans les débats sur la bioéthique. Le « transhumanisme », c'est-à-dire le rêve de gagner la bataille de l'évolution en conquérant la nature avec une combinaison infinie de naturel et d'artificiel (voir les cyborgs du Japonais Mamoru Oshii), peut devenir un cauchemar, parce qu'à la fin nous ne serons plus sûrs de ce qu'« être humain » signifie, tout en magnifiant les merveilles

de l'intelligence artificielle et le monde virtuel, avec la nécessité de passer aux technologies et télématiques de la quatrième révolution industrielle, maintenant à l'horizon. La nécessité d'une « science avec conscience », dans sa complexité, a plutôt été mise en place par de nombreux auteurs faisant autorité. Le risque est que la logique humaine, voulant interagir avec les machines, soit mécanisée elle-même ; en fait, devenu serviteur puis esclave de la machine entre le XVII^e et le XX^e siècles, connus sous les caractéristiques de l'industrialisme et de son automatisme, il est évident qu'il sera indispensable à l'avenir que l'homme lui-même se transforme en une machine, un mélange qui se situe entre le corps humain et les puces électroniques comme on le voit déjà dans de nombreuses initiatives. La relation homme / machine sera donc l'une des questions cruciales de l'avenir proche et nous concerne de très près.

Quant à la fameuse transition « du travail aux loisirs », la postmodernité du troisième millénaire célèbre ses nouveaux rites, dans le monde anglo-saxon, avec les phénomènes des Jet-Setters (GB) et Lifestyle (USA). Le premier développe un nouveau type de synergie entre le tourisme littéraire et le cinéma, transformant les lieux des spectacles à succès en attractions touristiques, tandis que le second renforce la puissance des médias par le conditionnement de la volonté et des goûts des consommateurs de télévision. Continuer à analyser le monde imaginaire des phénomènes médiatiques, voici le thème de la Société du divertissement, déjà prophétisé par Guy Debord en 1964, où le spectacle n'est rien d'autre que le moment fatidique dans lequel les biens sont arrivés à l'occupation totale de la vie réelle et ne se contemplent que dans un monde payé ; s'y ajoute encore le cas de Second Life, c'est-à-dire la possibilité de construire une seconde vie virtuelle, en ligne avec vos propres désirs, ou d'empathie avec le héros de service : voir l'homme japonais du genre Tamagotchi, le jeu électronique de l'animal de compagnie virtuel (numérique), créé en 1996 ; enfin, pour conclure, pensons à l'illusion typiquement américaine de la soi-disant fin de l'histoire, énoncée par le politologue Francis Fukuyama immédiatement après la chute du mur de Berlin, qui a postulé la supériorité des démocraties libérales, donc du libéralisme économique. Parmi les scientifiques et les militants écologistes, l'Indien Vandana Shiva met en garde contre le danger d'une déshumanisation progressive des relations sociales, due au fondamentalisme libéral, avec un appel à retrouver la compassion et la solidarité pendant que dans sa dernière œuvre, Zygmunt Bauman, sociologue et universitaire polonais bien connu, a voulu expliquer la postmodernité avec les métaphores de la modernité liquide et solide. Dans ses livres, Bauman explique l'incertitude qui afflige la société contemporaine avec le consumérisme débridé, la mondialisation, l'industrie de la peur, une vie individuelle qui est soudainement devenue liquide car elle est de plus en plus frénétique et obligée de s'adapter aux attitudes / turpitudes du groupe afin de ne pas se sentir exclue.

Sur le plan pratique, pour donner quelques exemples, la transition de l'éthique de travail à l'esthétique de la consommation, sans aucun respect pour l'histoire, la mémoire et les règles les plus élémentaires de prudence et de décence, caractérise enfin certaines initiatives paradoxales à travers le monde. Ainsi, en Italie, le passage des grands navires de croisière dans le canal de la Giudecca à Venise, au détriment, évident, de l'équilibre délicat de la lagune et de risques incalculables pour une ville unique au monde, en cas d'accidents ; voir aussi, entre les pays du golfe Persique, les chantiers en plein air d'Abu Dhabi, Dubaï et Doha,

où la réalité et la fiction sont mélangées, avec différents styles et goûts, dans un monde irréel compris comme un nouveau Luna Park. À Abu Dhabi, capitale des Émirats Arabes Unis, l'un des endroits les plus inhospitaliers sur terre (il n'y a pas d'eau, pas d'animaux ou de plantes, avec une température d'environ 50 degrés Celsius), mais avec une mer de pétrole, des milliards de pétrodollars sont déversés sur sept kilomètres carrés de désert pour donner naissance à Masdar (La Fonte, en arabe), la nouvelle « Ville du Soleil » entièrement écologique, véritable mirage dans le désert, conçue par le studio de Norman Foster, l'architecte-star londonien. À son tour, sa rivale Dubaï, également inhabitable pour sa haute température mais connue pour ses bâtiments de luxe et ultra-modernes, se délecte dans la construction, en mer, de deux constellations d'îles artificielles, avec des hôtels cinq étoiles et des villas princières dont les quotidiens comme *Le Monde* se sont fait écho. Il en va de même pour le profil urbain de la pointe de Doha, la capitale du Qatar. En bref, de véritables monuments à la dilapidation des ressources humaines et économiques, mais, probablement, les sources d'immenses gains pour les entreprises occidentales, de tous les ordres et degrés, concernées (peut-être le véritable objectif !). Il est facile de prédire que les villes futuristes des Émirats mourront avec le déclin des pétrodollars, peut-être même plus tôt qu'on ne l'imagine.

IV. Une prospective pour le futur

Eh bien, pour ce type de population, maintenant soumis à la consommation et aux médias, l'étude de l'archéologie industrielle aujourd'hui, n'est qu'un phénomène pittoresque, alors qu'elle devrait être proposée comme un outil éducatif, en opposition aux modèles et aux valeurs consuméristes. Un tourisme culturel d'un nouveau genre encouragerait en effet la visite, non seulement des anciennes usines converties en musée, mais aussi des lieux actifs de travail, aux nouvelles conceptions d'architectures du travail, considérés non seulement comme lieux de production, dont la visite a des finalités didactiques, associant travail et loisir, non sans implications économiques intéressantes pour les entreprises. Depuis longtemps, lors de la visite d'un célèbre laminoir à chaud, le ballet des lingots incandescents sur les tapis roulants et sous les presses est resté dans notre mémoire comme un souvenir indélébile et aujourd'hui il serait intéressant de le généraliser sur le plan didactique. Là, nous ne voyons que des chaînes de montage robotiques dans les livres et dans les médias, pourquoi ne pas les voir du monde réel ? Ce ne sera qu'un problème de conception et cela ne doit pas effrayer les architectes ou les entrepreneurs. Protéger la dignité du travail est l'expression de la démocratie, mais vouloir l'ignorance parfaite des consommateurs, comme le souhaiterait la théorie libérale dans l'abstrait, n'est en aucun cas une garantie de survie pour les entreprises. Nous devons grandir ensemble, avec des forces en synergie, ou personne ne grandira.

Un autre thème d'actualité pour une planification culturelle plus créative et durable à long terme serait enfin la préservation du territoire, en accord avec les exigences de la protection du patrimoine industriel. Si nous recherchons une conservation intégrée des monuments et de l'environnement, nous devons nous référer à tous les acteurs et à toutes les cultures qui ont promu et promeuvent le territoire en tant que tel, et qui aujourd'hui, correspondent parfaitement aux exigences environnementales. Les formules sont déjà dans ce qu'on

appelle la « nouvelle muséologie » : musées du territoire, musées littéraires, sites du patrimoine industriel, musées, parcs environnementaux, etc.; c'est-à-dire les modèles expérimentaux de conservation intégrée à la fin du XX^e siècle, déjà appliqués partout dans la vieille Europe, mais encore peu connus en raison de la persistance d'attitudes discriminatoires envers la civilisation matérielle. Nous savons que sans la volonté et la coopération du peuple, ces formules sont difficiles mais pas impossibles ; un musée du territoire a une base éthique, alors que les dangers sont aujourd'hui dans la dégénérescence des modèles en formules consuméristes et l'approbation évidente de la modernité...

Enfin, nous savons maintenant que l'archéologie industrielle – une entreprise intellectuelle extraordinaire du XX^e siècle – n'est pas une question pour toutes les époques mais une force culturelle conquérante, qui s'exprime par une participation consciente. Aujourd'hui, nous devrions développer, dans la pratique, un Manifeste novateur de l'archéologie industrielle, mais il serait également juste de se demander, à ce stade, ce que pensent les nouvelles générations. Rappelons-nous, cependant, qu'au troisième millénaire, « l'esprit du temps » a changé, les valeurs du XX^e siècle ont disparu et si certaines initiatives sur la mise en valeur du patrimoine sont encore possibles, personnellement je ne me fais pas beaucoup d'illusions.